

*Christophe SAINZELLE*  
*Port à Binson (51)*

## *Le paradis derrière le pylône*

Le quai de la gare d'Austerlitz est une des portes d'entrée du Paradis. Il y en a certainement d'autres dans le monde terrestre, mais celle-ci m'est destinée. Comment je le sais ? Il est très tard le soir, une heure où normalement, je suis couché depuis bien longtemps. 11 heures 35, d'après ce qu'en dit l'horloge à gros cadran de la gare. Même si on est en été, et qu'il fait encore chaud, je ne peux empêcher mon corps de trembler, exactement comme quand j'ai la trouille.

La gare est un endroit immense et inconnu qui m'enlève les quelques années que j'ai péniblement conquises. J'ai neuf ans et demi, mais j'en parais presque autant de moins. Au milieu des trains qui rentrent et qui sortent, je m'accroche à ma valise. Ma mère m'a prévenu qu'il ne pouvait rien m'arriver de pire que de la perdre. Elle sait toujours comment me gonfler d'anxiété.

Je pars pour quarante-cinq jours. J'ai essayé plusieurs fois d'imaginer ce que ça représentait en temps humain, mais je bute sur le huitième jour. Au-delà d'une semaine, les mois et les années remplacent les minutes et les secondes. J'ai beau transformer quarante-cinq jours en un mois et demi, rien à faire, ça ressemble toujours à l'éternité.

On est une bonne vingtaine à subir le même sort. Le contrôleur, vêtu d'un uniforme bleu et d'une casquette nous ouvre le chemin. Il nous fait carrément traverser la voie. On est bien obligé de le suivre quand même. Et si un train se trompe et fonce sur nous ? C'est possible, parce qu'il nous a bien prévenus :

— Ne chahutez pas, c'est dangereux.

Même une fois sur le quai, on n'est pas sauvé. On peut tomber sur les grosses pierres coupantes et disparaître sans que personne ne s'en aperçoive ou s'électrocuter en touchant une ligne à haute tension. Le

gars dessiné sur le panneau qui s'est amusé à mettre ses doigts sur les câbles électriques n'est plus qu'un immense éclair blanc.

Je dois prendre le train 187598 pour La Rochelle, quai 2, voie C. Pas sûr qu'on y arrive. Et si je le rate, je deviens quoi ? Je ne connais personne dans cette ville et je ne sais pas combien de temps on peut vivre sans nourriture, sans eau et sans couverture. Une nuit ? Le clochard qui habite près de chez moi et me terrorise en me hurlant dessus est une exception.

Dans la pénombre qui nous entoure, je percute violemment un pylône. BLAM. Plus loin, sur la banquette du chef de gare, l'infirmière qui se penche sur moi, m'assure que le train ne partira pas sans moi. Et puis, ffuuuit, je ne m'appartiens plus.

Quand je rouvre les yeux, la gare a disparu. Je suis assis à l'avant d'un bus, à côté d'une personne inconnue qui me regarde d'un air bienveillant. J'ai un bandeau autour de la tête et une douleur vive juste au-dessus de l'œil droit.

— Ça va ? elle fait, d'un ton étrange. On ne m'a encore jamais parlé de cette façon-là.

— Oui, j'ose timidement.

— Tu n'as pas trop mal ? ajoute-t-elle, en montrant ma tête du doigt.

— Non, non, ça va, je réponds, incapable de lui demander ce que je fais là.

En me retournant, je me rends compte que le car est plein de garçons et de filles de mon âge.

Ce n'est plus la nuit, mais il ne fait pas encore tout à fait jour. Le bus serpente sur une route totalement différente de celles que je connais. Tellement étroite, qu'à chaque voiture qu'on croise, on doit s'arrêter sur le bas-côté pour la laisser passer. On est entouré de marais sombres qui espèrent tous nous servir de tombeaux. Certains sont vides. La terre, au fond, est toute craquelée comme dans un désert. D'autres ressemblent à de grandes flaques de boue. Ceux qui sont remplis d'eau me paraissent les plus redoutables. Je somnole contre la vitre du bus. Il me revient des bribes de ce que j'étais avant de me cogner contre le pylône. Je revois ma mère, hier soir, dans notre

voiture. Mon père, tout excité, est parti voir dans la gare comment se débarrasser de moi. Elle se tourne subitement vers moi et m'embrasse trois fois sur la bouche. Clac, clac, clac ou plus sûrement, va-t'en, va-t'en, va-t'en. Ça fait presque mal. Je suis pris par surprise, affreusement choqué par son geste. Elle n'a jamais fait une chose pareille, même pas sur la joue.

Ils m'exilent sur l'île d'Oléron. Ils sont pressés d'en finir. Je leur fais de grands signes de la main. Ma mère me répond de la même façon. Elle sait ce que c'est d'être abandonné à un âge impossible. Elle, ça a été dans un orphelinat. Mon père ne fait pas le moindre geste. Les effusions, ce n'est pas son genre. Dans deux minutes, il m'aura oublié. Je sais qu'il y a quelque chose qui cloche avec eux, mais je suis affreusement triste de les quitter.

Plus en arrière encore, je revois une liste précise d'affaires à mettre dans ma valise. Deux pantalons, quatre shorts, six maillots de corps, quatre gants de toilette, trois petites serviettes, deux grandes, deux maillots de bain, des chaussettes, des slips, des casquettes et ainsi de suite. Une cinquantaine d'articles qui ne poserait aucun problème dans une famille normale. Sauf qu'on n'en est pas une.

Ma mère n'est pas d'accord avec ceux qui ont soigneusement tapé la liste à la machine. Elle réfute toutes les choses modernes et excitantes :

— Les espadrilles, ça s'use trop vite. Tu prendras tes sandalettes en cuir, décrète-t-elle.

Plus loin :

— Un K-way ? ! T'as ton imperméable en plastique. C'est bien assez. Et encore :

— Des lunettes de soleil ! N'importe quoi !

Celui qui lui fera acheter de la crème solaire pour son fils n'est pas encore né. Tout ce que je n'ai pas déjà est rayé de la liste. Je sais que là-bas, ça sera comme ici, je serai à la traîne des autres.

Les marais laissent la place à un village. Boyardville. De la hauteur où je me trouve, je suis sûr qu'on va tomber dans le canal que nous longeons maintenant. Il n'y a presque pas d'eau mais beaucoup de

vase. Des sables mouvants qui avalent un bus en moins d'une minute. On voit les coques sales et abîmées des bateaux multicolores recrachées par ce qui se trouve au fond. Au loin, je suis sûr de moi, j'aperçois la mer. La MER !!! Je ne suis pas le seul à l'avoir vue. Une onde de choc, qui réveille les derniers endormis, traverse tout le car.

La petite route que nous empruntons maintenant est bordée de sable. Trente mètres plus loin, devant nous se dévoile une incroyable et immense bâtisse à colombages de plusieurs étages. Elle est entourée d'autres bâtiments. Nous ne sommes pas le seul bus. Il y en a déjà deux autres, et plein d'enfants comme nous, s'agitent autour. On ne peut pas aller plus loin. Et pour y chercher quoi ? La Maison Heureuse, quel endroit sur terre ou ailleurs, peut-il être plus prometteur ? Un nom pareil vous fait instantanément oublier tout ce qui s'est passé avant.

Huit jours plus tard, c'est comme si j'avais toujours vécu ici. Je suis né à l'infirmerie, et on m'a apporté directement dans le dortoir 4, celui des garçons de moins de dix ans. Mes parents et toutes les peurs qui en découlent ne sont plus qu'un vague souvenir. Mon casier en fer dans le couloir, celui où je range mes affaires a plus d'importance qu'eux. Je sais qu'ils existent, qu'ils ont une vie quelque part. Une vie que je partageais avant, mais qui n'est plus la mienne. La colonie de vacances, malgré ses rites et ses codes auxquels il faut se plier (tout n'est pas drôle), me délivre du passé. Il y avait d'autres mondes possibles, juste à côté du mien. J'ai juste trouvé comment me glisser dans l'un d'entre eux.

Les filles sont arrivées en même temps que nous, mais nous importent peu. Pendant la journée, elles vivent leur vie et nous la nôtre. La nuit, on dort dans des dortoirs et dans des lits différents. Si on réussit une nuit blanche, on ne se croisera pas. On s'amuse parfois à les observer en ricanant et en s'agitant comme des diables quand elles prennent leurs douches. Leur bâtiment jouxte le nôtre. Les vitres y sont plus épaisses que partout ailleurs. On met nos mains autour des yeux, mais on ne distingue que de vagues formes qui

s'agitent à l'intérieur. Parfois on arrive presque à mettre la bonne tête sur le bon corps !

On se rencontre parfois. Au réfectoire, au goûter, à la piscine de la colonie. C'est le moment où nos mondes se touchent et se confrontent, et certaines, plus gentilles et dégourdies que d'autres, pourraient même entrer dans notre dortoir. Sophie fait partie de ce genre de fille. Bientôt, toutes les occasions lui sont bonnes pour se tenir près de moi et j'en fais autant au moins aussi souvent. Elle sort de la douche, ses cheveux bruns encore mouillés, sa trousse de toilette à la main quand je la croise :

— Attends-moi, je range mes affaires et je reviens, elle fait.

Elle tient parole. Quelques minutes plus tard, on marche sous les arbres sur le côté de la colo. Elle tient un petit paquet en plastique rempli d'oursons de toutes les couleurs.

— Tiens, sers-toi, elle dit, en me tendant le sachet.

— Merci, je fais, en fouillant avec mes doigts pleins de sable.

La vie avec Sophie est simple et tranquille, bien loin de mes inquiétudes passées. Je suis officiellement son amoureux. Il n'y a pas eu de cérémonie, mais une seconde après qu'elle me l'ait annoncé, c'était comme si je l'avais toujours été. Et bien sûr, c'est pour la vie. Assis à côté d'elle, je ne quitte pas ses yeux bleus quand elle me raconte les secrets de son dortoir.

Il y a d'autre sorte de filles dans la colo. Des vieilles de onze ou douze ans qui ne me regardent même pas, comme si elles ne vivaient pas dans le même monde que moi. L'une d'elles se promène en maillot de bain deux pièces rouge vif. Brune, les cheveux courts soigneusement coupés, sophistiquée. Quand je croise son regard, il est vide et n'accroche jamais le mien, comme si j'étais mort.

Dans la piscine, quand elle lève le bras pour attraper un ballon, les quelques poils qui apparaissent me laissent bouche bée. Mes jambes en tremblent sous l'eau. À cet instant, je donnerais tous les moments passés avec Sophie pour qu'elle m'envoie le ballon en me criant :

— Tiens ! à toi, Christophe !

Je me souviens de Magellan et de Christophe Colomb. Ces hommes intrépides ont fait de longs voyages de plusieurs mois. Rien à côté du pique-nique qui nous a emmenés d'un bout de l'île à l'autre, et du matin au soir. Après le petit-déjeuner, les monos nous rassemblent en bas du grand escalier qui mène aux dortoirs. Plusieurs tribus sont là, excitées et sur le pied de guerre : les Osselets, les Cerfs-volants, les Lézards, les Pommes de pin, les Torchons, et puis, nous, les Tire-bouchons. Il y a même les groupes des filles aussi. Cette nuit, il a plu, et même s'il fait maintenant grand soleil, l'odeur des pins mouillés apporte une intensité particulière à la colonie. Le jour est important et prometteur, ça ne fait pas de doute.

Les monos nous expliquent qu'on va partir par groupes de deux dans des directions différentes et qu'on se retrouvera tous en début d'après-midi pour un grand pique-nique commun. Les monos portent chacun un jerrican rempli de grenadine. Des gourdes auraient largement suffi, parce qu'on n'a pas du tout soif. Ces types ont parfois des idées bizarres.

On passe par la plage qui est encore quasi déserte. Il n'est que neuf heures et demie du matin, mais les gars du Club Mickey sont déjà là. Ceux-là, on peut pas les blairer. Les monos ne veulent jamais qu'on s'approche de trop près, mais c'est plus fort que nous. N'importe quel prétexte nous est bon pour les regarder sauter sur leurs trampolines ou s'amuser à des jeux sensationnels. Les animateurs qui s'occupent d'eux portent des gilets colorés et ne sont pas aussi tartes que nos monos. Ils sont toujours inventifs et pleins d'enthousiasme. Grâce à eux, les gars du Club Mickey crient et rient très fort.

Ils vivent entourés d'un grillage que l'on ne peut pas escalader. La porte est toujours fermée à clé. On restera éternellement derrière, comme des bouledogues ensorcelés et bavant d'envie. Il n'y a pas d'espoir qu'ils nous balancent un os parce qu'ils ne nous regardent même pas. On finit toujours par se faire rappeler par le mono. Que vaut un bain dans la mer ou une stupide partie de béret face à une telle sophistication ? Et une marche sans but dans le sable ?



tantôt sur l'herbe. C'est l'endroit que choisissent les monos pour faire une deuxième pause. Un vrai coin de paradis.

La grenadine tiède a tourné au vin enivrant. Elle provoque même de graves hallucinations. Là, sur la plage, en contrebas, j'aperçois un homme et une femme surnaturels. Main dans la main qu'ils sont, et surtout incroyablement nus ! Et ils ne sont pas seuls ! Il y en a d'autres comme eux ! Une fois qu'on a pris conscience qu'il y en avait un, tous les autres apparaissent dans notre champ de vision. La mer immense et autrefois omniprésente n'est plus qu'un vague décor en carton derrière eux.

Le couple se rapproche encore et n'est plus qu'à quelques mètres de notre groupe. Je suis bouche bée. D'où viennent-ils ? Qui sont-ils ? Ont-ils le droit de faire un truc pareil devant nous ? C'est ça qu'il y a sous les maillots des femmes ? Des nichons énormes et aussi cette grosse touffe de poils noirs entre les jambes ? Le type n'a pas de zizi comme nous, juste deux boules qui pendouillent et comme un gros tube en caoutchouc accroché dessus.

La sensation qui m'envahit est mille fois plus électrisante que devant les grilles du club Mickey. La vision entraîne son lot d'incrédulité et de stupéfaction chez les autres aussi :

— Ils sont tout nus !

— À poil !

— Des nudistes !

On voudrait tout lâcher pour aller les voir d'encore plus près, tellement on n'en croit pas nos yeux, dévaler la dune, oublier le jerrican et les monos, mais ceux-là sont des vrais rabat-joie :

— Bon allez, on repart. C'est pas un spectacle !

C'est ce qu'on fait. À contrecœur. On s'enfonce dans la forêt tout en continuant à longer la plage. De temps en temps, quand les arbres sont plus clairsemés, on aperçoit à nouveau un nudiste qui se baigne ou qui s'essuie avec une serviette. Même de dos, ils sont surhumains. Le mono nous braille de ne plus regarder vers la plage, mais c'est plus fort que nous. Qu'est ce qu'on en a à faire d'arriver à l'heure au pique-nique ?

Je veux revenir vivre ici plus tard. Moi aussi, un jour, je serai une créature céleste. Pour l'instant je ne sais pas comment on fait, mais d'ici là, je trouverai le moyen d'entrer dans leur monde. Et je tiendrai la main de la fille que j'aimerai et qui m'aimera. Sophie ou une autre. Peu importe, du moment qu'elle a une grosse touffe de poils bien noirs. On marchera sous le soleil en regardant passer les gamins qui s'agitent au-dessus de nous dans les dunes. Et on sera bien content de ne plus avoir de monos pour nous enquiquiner.

Le double choc de la grenadine et des nudistes transforme le reste de la journée en rêve éveillé. Les chemins qui serpentent dans la forêt, les petites clairières, le sable, les pommes de pin, le relief, tout est exagéré. On traverse des ruines qui ne sont probablement que trois ou quatre murs de pierre écroulés, mais j'ai l'impression d'errer parmi un amoncellement de pyramides millénaires. Où que je regarde, elles ne prennent jamais fin, et les lézards qui s'agitent le long de leurs flancs ont la taille de crocodiles peureux.

On finit par y arriver au pique-nique. On n'est pas les premiers, loin de là. Des millions d'enfants courent, s'égosillent, s'amusent comme des fous sous de grands chênes centenaires aux troncs très épais. Toutes les tribus de toutes les colonies de la terre se sont donné rendez-vous ici. On est accueilli avec de grands cris de joie et des claques dans le dos, même par ceux qui ne nous connaissent pas. On se joint à eux pour des jeux qu'on comprend tout de suite, instantanément. Des camions remplis de victuailles et de jerricans géants finissent par arriver de partout. Il n'y a qu'à tendre les mains pour obtenir ce qu'on veut.

Au milieu de toute cette agitation, j'ai retrouvé Sophie. Ou plutôt, c'est elle qui m'a retrouvé, comme toujours :

— Christophe ! J'suis là !

On s'est assis à l'ombre, sous un des chênes. Même si la journée est devenue spéciale depuis qu'on a longé la plage des nudistes et même si tous les autres ne s'arrêtent peut-être pas pour nous regarder en

souriant et nous applaudir, je suis sûr que je n'exagère pas le baiser léger qu'elle me pose sur la bouche.

Demain, à la première heure, les cars seront là. On s'en va !!! L'incroyable nouvelle que murmuraient les plus audacieux depuis une semaine et à laquelle nous n'osions à peine croire, est maintenant sûre et certaine. Sauf si on ne retrouve pas sa valise. Elles ont toutes été rangées dans l'immense grenier à notre arrivée. Sauf la mienne, à tous les coups. Quand le mono ouvre la porte du grenier et que nous pénétrons dans les lieux, l'appréhension me submerge. À l'approche du retour, ma façon défaitiste d'appréhender le monde me revient.

Parmi les centaines de bagages, chacun cherche frénétiquement le sien. Pas sûr que je sois le seul angoissé de la colo. Je suis coincé, désespéré, au milieu d'un paquet de grosses valises marron, quand mon cœur, soudain, s'accélère. Elle est là ! Je l'ouvre pour me l'approprier encore plus. Le tissu gris à carreaux à l'intérieur et les lanières qui servent à tasser les vêtements me font exulter. Ma mère sera peut-être même contente de me retrouver.

Après avoir mollement vidé et nettoyé nos casiers, jeté tout ce qui était pourri ou moisi, mis nos affaires dans notre valise et l'avoir déposée au pied de notre lit, on ne sait plus trop quoi faire. On a quartier libre, mais on ne doit pas sortir de l'enceinte. On a envie de tout refaire une dernière fois, vite, avant qu'il ne soit trop tard. La colo semble désorganisée, désabusée, comme si on n'était déjà plus là.

On discute avec les monos, même ceux qu'on n'aimait pas beaucoup. On est heureux de partir, mais avec la certitude qu'on perd quelque chose de précieux. J'aperçois Sophie. On se parle une dernière fois sans le savoir. Elle me donne un papier sur lequel elle a écrit son adresse. Je le plie précieusement et je le mets dans la poche de mon short. Elle fait de même avec le mien. Être aimé de quelqu'un donne l'impression d'être indestructible.

Le bus ne reprend pas le même chemin qu'à l'aller. Il évite les marais salants (j'ai appris ce qu'étaient ces trous à l'intérieur des

terres) et passe par l'immense pont qui nous ramène sur le continent. Je ne l'ai pas vu en arrivant.

L'ont-ils construit pendant notre séjour ?

On fait une dernière fois de grands signes à la mer et à l'île d'Oléron à qui nous tournons définitivement le dos.

La joue collée contre la vitre du bus, je ne vois plus le paysage. J'arrache encore quelques derniers souvenirs avant que mes parents n'envahissent tout à nouveau. Ai-je pris un train ? Suis-je repassé par le poteau de la gare d'Austerlitz ? Comment ressort-on du Paradis ? Je suis incapable de le dire.

Quelque temps plus tard, l'école reprend. Tout ce que j'ai vécu me paraît de plus en plus lointain et à peine réel. Les images s'effacent les unes après les autres, inexorablement recouvertes par ma vie ici. Une vie qui n'est plus tout à fait la même depuis que je suis revenu. Je suis assez grand maintenant. C'est ce qu'a dit ma mère en m'expliquant implacablement comment passer l'aspirateur et tout le toutim. Ma mère c'est la pire des monos, et ses activités ne valent pas un clou.

Que deviennent les souvenirs ? Disparaissent-ils définitivement comme si tout cela n'avait servi à rien ? Se modifient-ils ? En mieux ou en pire ? Reviendront-ils un jour ? Tout ça a moins d'importance que la vaisselle mal nettoyée qui fait hurler ma mère.

L'adresse de Sophie, elle était encore dans mon short quand ma mère a fait la grande lessive, le lendemain où je suis rentré à la maison. Avant d'étendre le linge, elle m'a tendu le bout de papier tout mouillé et rabougri qu'elle a trouvé dans le fond de la machine :

— Tiens, je sais pas ce que c'était, ça devait être dans une poche.

— Merci, je fais.

On ne voyait presque plus rien, l'encre avait dégouliné et tout était presque illisible. Si j'avais envoyé une lettre à ce qui était marqué là-dessus, elle ne serait jamais arrivée. J'ai dû finir aussi dans la machine à laver de Sophie, parce qu'elle ne m'a jamais écrit non

plus. Et puis petit à petit, elle s'est effacée de ma tête également. J'ai perdu l'endroit où elle habitait, son nom de famille, la couleur de ses cheveux et de ses yeux, et puis elle tout entière pour finir.